

Par Roland de Marès.

"Le temps", du 19 mars 1915.

Pour bien comprendre l'état d'âme d'un peuple, il faut regarder les images de guerre auxquelles ses yeux découvrent du charme. Les mots sont trompeurs; ils ne disent pas toute la pensée; ils sont choisis avec soin, écrits avec prudence; il y a du calcul dans la manière dont ils traduisent une idée ou rendent une impression. L'image, elle, ne trompe pas, car le trait livre le sentiment entier. La main qui le trace révèle toute la joie et toute la douleur, toute la pitié et toute la haine. C'est pourquoi les images de guerre ont pour les masses un charme que les dissertations subtiles ou les pages lyriques ne leur offrent pas. A toutes les époques, l'image a raconté l'Histoire avec une clarté que trouve rarement l'historien. Avec ses figures conventionnelles, ses enjolivements et ses déformations systématiques, elle accuse violemment les qualités et les défauts d'une race, elle éclaire vraiment le fond des âmes.

Cette guerre-ci, qui bouleverse la vie de tout le monde civil et qui enfièvre tous les esprits, inspire généreusement les artistes. Sans tenir compte de la banale et trop souvent grossière imagerie qui se répand par des cartes postales et où l'on chercherait en vain un souci d'art, il y a des collections admirables à constituer avec les tableaux et les dessins qui racontent la guerre au jour le jour. C'est par eux surtout que s'expriment les sentiments éprouvés par des peuples aux prises; c'est par eux que s'accusent les meilleurs espoirs et les craintes les plus angoissantes; c'est par eux enfin que s'affirment franchement les mentalités formées par les différentes cultures morales et sentimentales. L'image française exalte surtout l'héroïsme, s'applique à rendre la beauté de l'attitude. Elle glorifie splendidement le geste de l'homme. Qu'elle nous montre le soldat expirant dont la main glisse en une dernière caresse sur les plis du drapeau; qu'elle nous présente les "poilus" faisant bonne garde dans les tranchées, ou qu'elle nous offre le spectacle du régiment en marche sous l'ombre protectrice des larges ailes d'un avion, c'est toujours la volonté d'idéaliser l'effort patriotique, de présenter la guerre en beauté qui s'atteste noblement. Le sacrifice du sang doit être consenti avec sérénité pour avoir toute sa haute signification, et c'est cela qui dans nos images de guerre charme les foules de chez nous. Même dans les caricatures les plus cruelles, cet esprit subsiste, et rarement on s'y heurte au trait qui dans l'expression de la haine cherche à avilir l'ennemi.

L'image de guerre anglaise est d'une sentimentalité plus intime que la nôtre. La forme dans le décor familial du "home", l'enfant et le vieillard y tiennent une place plus large. Cela s'explique peut-être par le fait que nos amis anglais n'ont pas vu la guerre chez eux et qu'ils ne la sentent que par contre-coup, par le fait du père, du fils ou du frère absent, de la vie plus difficile. Dans l'image anglaise, la guerre n'apparaît pas avec la grandeur tragique que nous lui prêtons, mais comme une chose grave et mélancolique, un peu vague, un peu lointain, qui trouble et qui inspire la pitié. De même, la caricature anglaise ignore

la haine et la colère; seul l'humour y domine — un humour à peine plus dur, plus acerbe que celui qui caractérise généralement l'esprit de la race.

L'image allemande est surtout symbolique. Le soldat ne s'y rencontre guère que pour compléter l'allégorie. L'homme, le héros, le chef lui-même s'y effacent devant l'idée de la splendeur du germanisme. Une seule figure revient constamment: celle du kaiser. En ses traits se résume toute la race, qui ne pense, ne sent et ne souffre que par lui. L'image de guerre chez nos ennemis est sans grâce, d'inspiration lourde et laborieuse, mais toujours elle exalte l'orgueil national et exalte la passion populaire. La caricature allemande, par contre, est basement haineuse. Elle ne cherche pas à railler, à faire rire au dépend de l'adversaire; elle l'insulte grossièrement, comme quand elle prétend montrer l'armée anglaise composée d'un ramassis de repris de justice. Il est à noter que la grande majorité des caricatures allemandes s'attaquent à l'Angleterre seule, traduisant ainsi la haine féroce que la nation allemande éprouve à l'égard du peuple dont l'intervention a si singulièrement dérangé les projets du grand état-major impérial. Cela sue le dépit, la colère, la rancune, et cela ignore toute mesure et toute dignité.

Les images de guerre chez les neutres ne sont pas les moins intéressantes. La neutralité permet aux non-belligérants de voir les choses comme il est impossible que nous les voyions nous qui vivons dans la fièvre des combats de chaque jour et qui avons la hantise du triomphe de notre cause. Ce qui émeut les neutres, c'est le fait même de la guerre, les misères qu'elle comporte, les ruines qu'elle accumule, les vies que brutalement elle éteint. Un artiste hollandais, Louis Remackers, s'est révélé ces temps derniers comme un maître dans ce genre. La mort buvant une coupe pleine de sang; la mort fauchant le "blé mur"; les mères dans leur voiles de deuil, en prière dans le pauvre décor d'une petite église; les veuves se tenant par la main et marchant les yeux hagards, vers l'horizon, tout cela est d'un sentiment admirable. Une de ces pages exprime de façon saisissante toute la détresse humaine: sous le titre KRUZZLAND UBER ALLES!... (pays de croix par-dessus tout), qui est un ironique rappel du "Deutschland über alles!" que chantaient les soldats du kaiser, une foule immense d'enfants s'avance entre deux champs où les petites croix noires, innombrables, se dressent sous un ciel d'orage. En légende, ces mots: "Où notre père repose-t-il?" L'impression produite est profonde, et cela avec des moyens très simples, comme dans cette autre page d'horreur qui représente uniquement un wagon fermé, tout noir, portant ces mots: Viâ Lütich-Aachen (viâ Liège-Aix-la-Chapelle), mais sur les marches, pieds duquel s'égouttent de larges flaques de sang...

Tout un art se révèle ainsi, et il en est de ces images de guerre, chez nous, chez nos alliés et chez les neutres, qui constituent de puissants moyens de propagande. On s'est rendu compte, un peu tardivement peut-être, qu'il fallait édifier le monde civilisé sur les responsabilités encourues par ceux qui délibérément ont provoqué la catastrophe. On a rédigé de savantes dissertations sur les violations du droit des gens et des lois de la guerre. On a fait le récit fidèle des atrocités commises par les troupes impériales. On a démontré la folie de tout un

peuple aspirant à la domination universelle. Qu'on n'oublie pas que l'image, mieux que la parole, éveille les consciences et que les âmes demeurent à jamais imprégnées de toute la douleur-ré-
vélée à nos yeux.

----- LETTRE D'UN PRISONNIER. -----

Un de nos lecteurs nous communique une lettre qu'un prisonnier français a pu faire parvenir à sa famille. Nous en détachons les passages suivants :

Nous sommes ici 12,000 Français, divisés en 10 compagnies d'environ 1200 hommes. Parmi nous quelques Russes. A 500 mètres de nous est un camp de 8,000 Russes, dit-on. Je suis tombé dans la plus mauvaise compagnie. Nous sommes logés dans des écuries d'environ 80 mètres de long sur 9 de large. Celles des 1^{re}, 2^e, 3^e, 4^e, 9^e, 10^e compagnies sont bâties en pierre et parquétées en ciment; celles du 5^e, 6^e, 7^e, et 8^e compagnies sont complètement en planches, sans parquet, toitures en planches recouvertes de papier goudronné, bâtiments construits peu avant notre arrivée. Chaque écurie contient 300 à 360 hommes.

Jusqu'au 15 décembre, on a couché directement sur la terre recouverte d'une couche insuffisante de paille. Après le 16 décembre, nous avons eu des paillasses reposant directement sur le sol. Enfin hier, 9 février, on nous a placés sur des isolateurs en planches à 30 centimètres du sol. Du 25 janvier au 5 février, on a doublé les parois des écuries en mettant une deuxième cloison en planches, des auges au toit et une légère maçonnerie en briques au-dessous des auges. Auparavant les parois de nos baraquas étaient formées par des planches parfois mal jointes. Vous devinez combien le froid se faisait sentir, surtout lorsque nous avons des températures de - 10° à - 20°. Pour nous couvrir nous avons deux couvertures comme celles qu'on met sur les chevaux. Malgré cela, je n'ai pas bien souffert du froid. Depuis fin décembre, on a installé quatre poêles par baraque. Ils nous servent pour cuisiner. Malheureusement on manque un peu de charbon.

Les compagnies vendent certaines denrées, vivres, vêtements, nécessaires de toilette. La nôtre est la moins bien montée; c'est elle également qui nous exploite le plus, car les prix sont majorés pour nous. Exemple: une compagnie vend le sucre 0,75 centimes la plupart 0,875; la nôtre 1,125. On nous vend seulement charcuterie, fromage, sucre, margarine. Chez nous la vente a commencé fin décembre seulement. Autrefois on pouvait acheter du pain. Depuis longtemps on n'en vend plus. Il est interdit d'acheter ailleurs qu'au bureau de la compagnie:

Peu après notre arrivée, on nous a obligés à verser tout notre argent pour le déposer aux bureaux des compagnies où chacun a un compte ouvert. Pendant un certain temps, jusqu'à fin novembre environ, on nous donnait au maximum 3 marks par semaine. Depuis nous ne touchons plus rien. On déduit sur notre compte le prix des marchandises que nous achetons. Pendant chacune des deux semaines dernières, on avait recommencé à nous donner 5 marks. Sous prétexte que nous n'achetons pas assez, on nous a de nouveau supprimé ces paiements.

Nous avons été autorisés à écrire en France à partir du 5 octobre. La correspondance n'était pas limitée. Malheureusement elle ne partait pas, elle croupissait dans les bureaux. Je vous ai écrit, en quantité, lettres et cartes, et si quelques-unes vous sont parvenues, c'est que j'ai réussi à les glisser par une fausse porte. Depuis mi-décembre, nous pouvons écrire sur carte seulement et une fois par semaine. Les lettres venant de France étaient accumulées au bureau général du camp. On les distribue en masse depuis le 17 janvier, probablement à la suite d'une réclamation de la France. La veille, il est passé une commission internationale de la Croix-Rouge.

Tous les quinze jours, expédiez un colis de provisions: biscuits en boîtes métalliques, chocolat en boîtes, figues sèches, boîte de thon, confitures, etc.

On nous emploie à des travaux divers, de terrassement surtout. Les Allemands sont assez inhumains pour nous envoyer au travail tous les jours malgré la pluie, la neige ou le froid. Comme récompense, les travailleurs touchent un huitième de pain tous les jours. Certains ont été laissés à demi vêtus jusqu'en décembre; depuis on distribue des effets de la Croix-Rouge, surtout à ceux qui n'ont rien reçu.

On nous a permis de fumer il y a huit jours à peine, et du tabac venant de France seulement.

CHANT DE HAINE CONTRE L'ANGLETERRE.

par Ernst LISSAUER.

extrait de "Worte in die Zeit", édité par Otto Hajske

Göttingen et Berlin W.8.

Ce chant sert de couverture aux cartes allemandes -Atlas de guerre- vendues dans les aubettes de la place Rogier (G. du Nord).

Que nous importe le Russe et le Français,
Balle pour balle et coup pour coup,
Nous ne les aimons pas,
Nous ne les haïssons pas,
Nous gardons les passes de la Vistule et des Voges.
Nous n'avons qu'une seule haine
Nous aimons à l'unisson, nous haïssons de même.
Nous n'avons qu'un seul ennemi:
Que vous connaissiez tous, que tous vous connaissiez,
Il se tient tapis derrière le flot gris,
Plein d'envie, plein de rage, plein de ruse, plein d'astuce,
Séparé d'eux qui sont plus épais que le sang.
Pénétrons dans un tribunal,
Pour faire un serment, face à face,
Un serment d'airain qu'aucun vent n'efface,
Un serment pour nos enfants et nos petits-enfants,
Écoutez le mot, redites le mot,
Qu'il roule à travers l'Allemagne entière:
Nous ne voulons pas renoncer à notre haine
Nous n'avons tous qu'une seule haine,
Nous aimons à l'unisson, nous sommes unis dans la haine,
Nous n'avons tous qu'un seul ennemi:
L'ANGLETERRE.

Dans la cabine à bord, dans la salle de fête,
 Des officiers de marine étaient assis au repas de corps,
 Comme un coup de sabre, comme l'enlèvement d'un voile,
 L'un éleva brusquement la Coupe,
 Claquant brièvement comme un coup d'Aviron,
 Il dit trois mots: "Qu'il surgisse le jour!"
 Que visait le verre?
 Ils n'avaient tous qu'une haine.
 Qui entendait-on viser?
 Ils n'avaient tous qu'un seul ennemi:
 L'ANGLETERRE.

Prends les peuples de la terre à ta soldo,
 Construis des remparts avec des barres d'or,
 Couvre les flots de proues et de proues,
 Tu calculas judicieusement, mais pas assez judicieusement.
 Que nous importe le Russe et le Français!
 Balle pour balle et coup pour coup.
 Nous menons la lutte avec le bronze et l'acier,
 Et conclurons la paix quelque part un jour,
 Mais toi nous te haïrons d'une haine longue,
 Nous ne renoncerons pas à notre haine
 Haine sur l'eau, Haine sur terre;
 Haine de la tête et haine de la main,
 Haine des masses et haine des chefs,
 Haine continue de septante millions,
 Ils aiment à l'unisson, ils haïssent de même,
 Ils n'ont tous qu'un seul ennemi:
 L'ANGLETERRE.-